

Médecins, ils l'ont été jusqu'au bout

Gabriel Richet

L'hommage paru dans L'Internat de Paris de juillet 1995 a suscité de nombreuses interventions. Si aucune ne signale d'omission à la liste des internes déportés en Allemagne, certaines permettent de compléter le document.

— Les victimes de l'antisémitisme —

André Cain (promotion 1909). Son fils, Pierre, externe, arrêté avec lui, n'est pas revenu. Une erreur signalée par Philippe Monod Broca (promotion 1944) et par Jacques Ullmann. Son nom figure sur la plaque des médecins et étudiants morts en déportation, apposée dans le hall de l'ancienne faculté.

Maurice Hamburger (promotion 1923) :
de Dante à Kafka

Son petit-fils, notre collègue Thierry Lazard (promotion 1985) nous a fait parvenir des informations qui se passent de tout commentaire :

« Mon grand-père, le docteur Maurice Hamburger (AIHP, promotion 1923) a été « démis » de ses fonctions de médecin à l'hôpital Beaujon suite aux lois anti-juives de 1941.

Il s'est réfugié avec sa famille à Vernoux, petit village de l'Ardèche. Ce sont des miliciens français qui sont venus les arrêter le 13 avril 1944 suite à une dénonciation dont l'origine semblait être la pharmacienne du village.

Seul mon grand-père a été arrêté car il a demandé à ce que sa femme emmène ses deux filles à l'école ! C'est ce coup de bluff qui a permis de sauver le reste de sa famille.

Plus tard, des cheminots ont fait parvenir des nouvelles prouvant que mon grand-père avait été transféré à la prison de Saint-Etienne, puis au camp de Drancy. Son devenir dans les camps de concentration repose sur des témoignages de rescapés ou d'organismes officiels.

5 mai 1944 : transfert au camp de Drancy. Matricule 21089

15 mai 1944 : déportation au camp de Kaunas-Reval (Lithuanie-Esthonie), « Citadelle de la mort ». Convoi n°73, le même que le père de Simone Veil.

1945 : « Libéré », puis déporté par les Soviétiques au camp de Ust Dwinsk (Lithuanie). Accusé d'être un espion allemand.

Les Soviétiques refusaient de croire qu'il était juif, sous prétexte que tous les Juifs avaient été tués par les Nazis. Témoignage de M. Rozstein.

1947 : vu au camp de Boïem. Témoignage de M. Winjgaardt.

1948 : vu au camp de « Dolinka I et II ». Région de Karaganda. Adresse : république de Karabas, Taldikuduk à 40 km de Karaganda, Asie centrale, URSS. Témoignage de Mme. Maria Jacobi (Communiqué du « service des recherches », division Alsace-Lorraine à Goettingen en 1956).

1949 : vu au camp de « Gamsbei ». Région de Karaganda. Adresse : Dolinka centralny Gospital, Kasakhstanskaïa Oblast, Karagandiskij Rayon, Pochtovnii iachik 419 (5110/38). Témoignage de M. Hahn (communiqué par le « service des recherches, division Alsace Lorraine », à Goettingen) : le docteur Hamburger était condamné à 15 ans de travaux forcés pour espionnage ! Il soignait des malades dans une infirmerie près du camp des détenus politiques.

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Juin 1952, mars 1955, 12 septembre 1955 : vu au camp de « Spassk » (région de Karaganda). Adresse (incomplète) : Kasakhstanskaïa CCP (République socialiste soviétique du Kasakstan), Karagandiskij Odi Rayon. Témoignages de trois rapatriés de nationalité allemande. (Mr Gerd M. Ahrenholz, Mr Choustoff et Mr Richard Thierauf).

1956 : « Spassk » (Région de Karaganda). Camp de concentration soviétique de Karagandinskaja. Camp 419/9 (référence N-Lgl-Vol. S page 583). Inscrit sur une liste de prisonniers communiquée par la Croix-Rouge allemande et publiée en 1963.

Malgré ces informations, un jugement déclaratif de décès a été rendu par le tribunal civil de la Seine le 10 octobre 1947 et la mention *mort pour la France* a été portée le 27 avril 1948 en marge de son état civil.

Depuis 1956, aucune autre information n'a pu être obtenue malgré les demandes répétées de ma grand-mère et de ses deux filles auprès des organismes officiels français et soviétiques.

Les politiques résistants

Jeanne Stéphanie Arager Oguse (promotion 1929). Cette collègue a été arrêtée une première fois en mars 1943 par la police française (brigade spéciale) et relâchée après avoir subi les habituels sévices de cette unité de répression des actions anti-allemandes.

A Auschwitz, elle a été affectée à l'infirmier (revier), ce qui peut-être explique qu'elle ait survécu. Après son retour, elle exerça en libéral et au dispensaire de « l'Aide médicale », rue Paradis avec le dévouement et la réserve que tiennent à souligner les rares personnes l'ayant connue qui ont pu être jointes. Notre collègue est décédée en septembre 1983. Informations transmises par M^e Grinbert.

Edmond Emile Arbeit (promotion 1920). Né en 1889 à Belfort, notre collègue était d'une extrême réserve si bien que sa famille n'a pas pu nous donner toutes les informations souhaitées. Appelé au service en 1911, il a passé plus de

huit ans sous les drapeaux, étant démobilisé en 1919, après 4 ans de médecine de bataillon.

En février 1943, à 54 ans, il est arrêté le même jour qu'une centaine de membres de son réseau dont son frère. C'est Fresnes, Romainville, puis fin 1943, classé NN (Natch und Nebel : à faire disparaître), le camp de représailles de Neue-Brem en Sarre, cruel entre tous. Il y reste 3 mois, estimant avoir perdu 30 à 35 kg. Il ne survécut que grâce à un déporté qui, avant d'être transféré dans un autre camp, lui remit un balai et une serpillière en disant : « Nettoie la cuisine des SS et lave les vitres. Tu auras un morceau de pain. ».

Après plusieurs tribulations, Arbeit atteint Sachsenhausen. Il est affecté à l'infirmier, un vrai hôpital (voir Coudert) où il s'intègre à l'équipe internationale en fonction. Gastro-entérologue à Paris, il est chargé des tubages gastriques, très à l'honneur dans la médecine allemande. P. Gartiser, frère Pancrace de St Jean de Dieu déporté à Sachso, écrit : « Puis il fut affecté au service radiologique où il montra toute sa compétence dans sa spécialité. Par ailleurs, c'était un poste lui permettant de rendre de grands services. Il n'a jamais manqué de le faire pour ses camarades déportés. Ceux-ci lui ont gardé grande estime et reconnaissance. »

Dans *L'Aventure incertaine* (éditions Stoek, 1975, p 343), Claude Bourdet évoque son rôle ainsi que sa filiation avec Justin Godart son beau-père, homme politique qui a tellement agi en faveur de la santé publique sous la III^e République. Enfin son nom apparaît avec des commentaires élogieux dans *Sachso*, pages 157 et 278, éditions Plon, 1982.

Fin avril 1945, le camp est vidé devant la poussée des Russes. Notre collègue est jeté à 56 ans sur les routes, vers le nord-ouest, dans la seule des trois colonnes qui ne fut pas décimée par les bombardements et les SS. Et son fils le cite : « Un beau matin, au petit jour, les SS ont disparu. les Cosaques sont là sur leurs chevaux. » Emile Edmond Arbeit est mort à 75 ans, en novembre 1964, après avoir exercé à Paris jusqu'en septembre de la même année. Bel exemple d'énergie !

C'est en 1956 dans un camp soviétique que l'on perd la trace de Maurice Hamburger

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Emile Louis Coudert (promotion 1922). Son aventure mérite d'être détaillée. Ce collègue avait un *passé*, celui d'avoir été volontaire dans une ambulance chirurgicale du côté des Républicains espagnols. Exerçant à Paris puis à Tunis, il est arrêté peu après le débarquement allemand avec tout le réseau Mounier, puis transféré en avril 1943 par avion en Italie puis à Berlin. Les dossiers étaient dans un autre avion, abattu au-dessus de la mer Méditerranée. La gestapo berlinoise, ignorant ce qui leur était reproché, envoya directement plusieurs des membres du réseau à Sachsenhausen où ils devinrent les *Tunisiens* (Sachso, éditions Plon, 1982, pages 68-69 et informations de P. Le Rolland).

Coudert était une force de la nature par sa carrure, son cœur et sa tête. Sachso, camp de concentration-vitrine, avait un hôpital digne de ce nom destiné, entre autres, à la formation des chirurgiens SS.

Avant de mettre à la tête de la chirurgie aseptique de cette formation, un AIHP, Coudert fut mis à l'épreuve sur le cas complexe d'un déporté. Il s'imposa en pratiquant devant les autorités médicales SS une résection d'un genou détruit par une tumeur blanche et ce, en un temps record.

La liste des vies qu'il a sauvées est longue, celle de Claude Bourdet par exemple (*L'Aventure incertaine*, éditions Stock, 1975, p 352, 359-60, 364) et celle de P. Gouffault, secrétaire de l'*Amicale des anciens de Sachso* qui l'évoque en termes émouvants 52 ans après.

P. Gartiser (cf Arbeit) écrit : « *Il est clair et avéré que le Dr Coudert a sauvé de la mort nombre de déportés et qu'il jouissait de l'admiration unanime des Français du camp. Ses rapports privilégiés avec tous... (même) certains fonctionnaires déportés du camp lui assuraient, par ailleurs, des renseignements très précis sur l'évolution journalière de la guerre, ce qui lui permettait de maintenir le moral des camarades.* »

La place manque pour évoquer toutes les actions de Coudert, l'estime des déportés de toutes les nations comme des geôliers, la chaleur du cœur du chirurgien, son dévouement pour les opérés, amis ou ennemis, son rapatriement repoussé, sa détermination, violente parfois, face aux SS et enfin le complice d'évasions, fournissant en particulier deux tenues de SS qu'il avait subtilisées et cachées.

Dans Sachso, éditions Plon, 1982, son nom est indexé 23 fois. Coudert est une figure légendaire du camp de Sachsenhausen.

« J'ai compris ce qu'était le Radeau de la Méduse », dira Jean-Marie Inbona alors que, envoyés à Buchenwald par train, lui et ses compagnons de convoi resteront cinq jours sans eau, sous la chaleur torride d'août 44.

Jean-Marie Inbona (promotion 1935). Des documents familiaux ont émergé depuis la rédaction de la notice précédente. Dans sa première lettre écrite à sa mère après la libération du camp, Inbona évoque ses multiples activités clandestines au sein du réseau d'évasion de *Ceux de la Libération*, recruté le 1^{er} juin 43 comme un agent P1, c'est-à-dire à temps complet. Il décrit son arrestation le jour de l'Ascension 1944, les tortures subies, le secret à la

prison du Cherche-Midi et enfin le convoi hectique parti de la gare de Pantin pour Buchenwald le 15 août sous une chaleur torride arrivé le 20 août, 5 jours sans eau ! « *J'ai compris ce qu'était le Radeau de la Méduse* », dit-il. Le récit, *Le dernier convoi pour Buchenwald*, a fait l'objet d'un article de Maurice Braun dans *Le Monde* daté du 2-09-1994.

Au camp, notre collègue était interdit de colis et de lettres, n'ayant de fonctions de médecin que pendant 4 mois où il se fit sanctionner pour son « *zèle intempestif* », médical bien entendu, dénoncé par les droits communs allemands. Les 4 autres mois, il fut charretier, terrassier, fossoyeur, bûcheron, menuisier...

Après la libération du camp, il voulut rester comme médecin des détenus sévèrement atteints et fut transféré avec eux dans un hôtel-hôpital à Eisenach (Thuringe) jusqu'au 8 mai, date de son retour à Paris. Qui se serait encore dévoué ?

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Il ne faut pas négliger sa froide analyse de la responsabilité des dirigeants médicaux nazis dans le génocide, camouflé en partie sous le prétexte d'une expérimentation humaine. Il déposa lors du procès de ces dirigeants médico-nazis, assista au verdict et publia des remarques d'une haute tenue dans la *Revue internationale*, 1947, p 242-246, 1948 p 16-23. Elles sont classées dans son dossier à l'Amicale.

Jean-Marie Inbona est mort en août 1972.

Georges Jagello (promotion 1942). Contrairement au texte paru en juillet 1995, l'Assistance publique des hôpitaux de Paris n'a pas oublié Georges Jagello. A l'hôpital de la Pitié, une plaque apposée au mur d'un bloc opératoire porte son nom et mentionne son sacrifice. R. Van Effenterre (promotion 1967), chef ac-

tuel de l'unité de neurochirurgie, a relevé l'erreur et G. Edelmann (promotion 1940) a vu cette plaque commémorative à son arrivée à la tête de ce service, alors de chirurgie digestive.

Drancy sans déportation

Robert Schwob (promotion 1928). Ce collègue et son frère, arrêtés sur le chemin de l'Afrique du Nord, furent internés à Drancy, anti-chambre de la déportation. R. Schwob y fut médecin de l'infirmerie et l'un de ceux qui, comme Bernard Dreyfus (promotion 1935), ne furent pas déportés. Il est mort en 1971 après avoir été chef de service de neurologie à Lariboisière. Information de M. Bonduelle (promotion 1937). ■

* Promotion 1938

APPEL DE COTISATION POUR L'ANNEE 1996

** Poursuite de notre action de solidarité à l'égard de nos anciens collègues ou de leurs familles en difficulté.

** Défense du titre d'AIHP. ** Edition de l'annuaire de l'Internat. ** Dîner de l'Association.

** Poursuite de notre action envers nos collègues internes : bourse annuelle de recherche (60 000 francs).

Le docteur : Prénoms :

Nom de jeune fille : Nom donné au concours :

Promotion : Titres : Spécialité :

Adresse personnelle :

Code : Ville : Tél : Fax :

Hôpital : Tél : Fax :

Adresse cabinet :

Code : Ville : Tél : Fax :

Chèque à l'ordre de l'Association A.I.H.P. ou CCP à l'ordre de l'Association - compte n° 193 52 R. Paris

Reçu fiscal par retour de courrier. Association d'utilité publique. Déclaration fiscale autorisée avec plafond de 3 % du chiffre d'affaires.

Interne en exercice	100 F + 50 F* = 150 F
CCA en exercice	150 F + 50 F* = 200 F
A.I.H.P.	350 F + 50 F* = 400 F
A.I.H.P. retraité	250 F + 50 F* = 300 F
Membre bienfaiteur	1000 F ou plus + 50F*

* Abonnement à la revue "L'Internat de Paris", éditée par l'Association AIHP, qui comporte 4 numéros par an. Le prix de la revue au numéro est de 25 F. L'abonnement est facultatif.

AAIHP

17, rue du Fer à Moulin

75005 Paris

Tél : 46 69 14 11

Convention de la Croix-Rouge : un chiffon de papier

Gabriel Richet*

Ladislav Fischer (promotion 1935) et Marcel Ullmann (promotion 1933), médecins au Vercors sont arrêtés avec leurs malades et fusillés en juin 1944. En leur mémoire, d'après le récit de cinq infirmières survivantes du camp de Ravensbrück.

Ladislav Fischer (dit Ferrier) et Ullmann, victimes des lois d'exception de Vichy, vivaient au Vercors. Dès juin 1944, ils y tiennent le rôle médical qu'exigeaient les circonstances. Prisonniers, ils furent fusillés, deux semaines après que les prisonniers aient été achevés. Cinq infirmières, revenues de Ravensbrück, se souviennent. Leur témoignage est la base de cet hommage

Le 14 juin, dit France P., aux combats de Saint Nizier, Ullmann relève des blessés et lors du repli les évacue à Saint Martin du Vercors où se trouve un petit hôpital que Fischer a créé avec Etty M..., infirmière morte à Ravensbrück. Fischer opère. Médecin, il est passé à la neurochirurgie. Ullmann s'occupe des malades et des blessés légers à Tourtre, village voisin.

Le 20 juillet, les Allemands attaquent et progressent. L'évacuation sur Die est impossible. Un refuge médical est aménagé le 22 dans la grotte de la Luire dotée d'une précieuse nappe d'eau. Fischer avait reconnu et approvisionné (Maud d'A), cet abri proche du hameau du Rousset, à 600 mètres de la route, sans autre accès qu'une sente à renards. Le brancardage

des grands blessés fut mené à grand peine, (R. François, alors externe à Lyon, depuis professeur de pédiatrie). A l'arrivée à Luire ils étaient 116 (thèse Rouhard, Lyon, ; 1984).

— Dans la grotte de Luire, ils sont cent-seize à attendre sans illusion —

Deux divisions au cœur du massif et les planeurs allemands à Vassieux laissent présager l'avenir. Quarante neuf blessés valides sont dispersés dans les bois⁽¹⁾. Restent les intransportables, trois femmes blessées au bombardement de Vassieux et quatre prisonniers allemands. S'ajoutent sept infirmières, un jésuite Yves de Montcheuil, un chirurgien de Romans, Ganimède, sa femme et son fils,

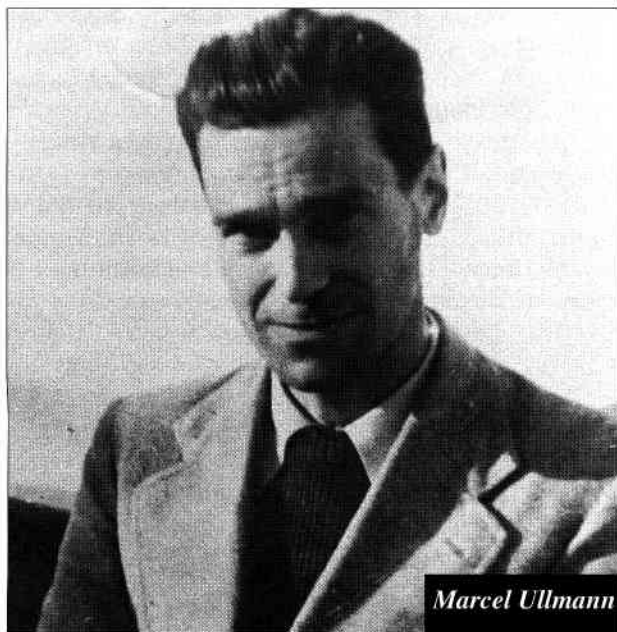
L. Fischer, calme et conscient, dit Anita W. opère dans des conditions invraisemblables et Roseline C. évoque son sang-froid et son humour bien utiles .



LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Ladislav Fischer et Marcel Ullmann enfin. Fischer, « *calme et conscient, dit Anita W. opère dans des conditions invraisemblables* » (thèse Girardier, Grenoble, 1973) ; Maud D'A s'en souvient. Rosine C. évoque « *son sang-froid et son humour bien utiles dans les circonstances* » et écrit : « *Je garderai le souvenir des silhouettes à contre-jour de Marcel U. et père M. engagés pendant les périodes d'inactivité dans de longues discussions philosophiques à l'orée de la grotte. Marcel se faisait beaucoup de souci pour sa famille. Mais cela ne l'a pas empêché alors que nous attendions, piégés mais essayant de croire au miracle, de s'intéresser à mon avenir et d'en discuter avec moi. Encore maintenant je lui en suis gré* ». Passent les patrouilles et inlassable tourne le Fischer Storch !

Le jeudi 27 vers 17 heures, quelques rafales et un détachement d'Autrichiens surgit. Les prisonniers, en uniforme, hurlent :



« *Nicht schießen* » (ne tirez pas !) ; leurs pansements sont attachés pour vérifier s'ils sont bien blessés⁽²⁾. Les Français, du service de santé et blessés, pouvant se lever, sont alignés contre le rocher et aussitôt fixés sur leur sort : « *Vous serez tous fusillés* ».

Les huit blessés immobilisés sur leur brancard sont séparés. Une infirmière, Anita W. impose sa présence ; 20 minutes plus tard un offi-

— Marcel Ullmann, mon premier maître —

Marcel Ullmann a été mon conférencier d'externat en 1935-36. Sa courtoisie, son humour, son talent pédagogique et l'attention amicale qu'il portait aux jeunes nous incitaient à travailler et avoir confiance. Il m'a beaucoup aidé. Je venais d'arriver à Paris, n'y connaissais personne. Il m'a donné son amitié. Je l'ai revu en septembre 1939, au moment de la déclaration de guerre après le monstrueux pacte germano-soviétique. Il était sombre mais calme, prêt à partir sous l'uniforme. « Je n'en reviendrai pas » m'a-t-il confié. J'ai pensé alors qu'il disait vrai.

Louis Auquier (promotion 1940),
ancien président de l'AAIHP

cier SS transmet l'ordre de les fusiller. Les dix blessés pouvant se traîner, aidés par le personnel soignant mais brutalisés par l'escorte, sont en train de descendre au hameau du Rousset. Là, ils sont massés sur un char à bœufs, attendent d'être fusillés. Ils ont crié à Anita W. de dire « *adieu à leur famille* », en précisant qu'ils « *ne se sont pas dégonflés, jusqu'à la fin* ».

— Les blessés fusillés, les infirmières envoyées à Ravensbrück —

Les survivants, les six infirmières rejointes par Anita W., les trois Ganimède, deux officiers parachutés, un FFL en uniforme muni d'un ordre de mission de Londres et un Américain, tout juste opérés, 5 à 7 blessés dont un maghrébin ainsi que trois jeunes femmes se disant victimes civiles et enfin Ullmann, Fischer et le père Montcheuil en soutane (Maud d'A) sont conduits au col du Rousset par des soldats qui, écrit Ganimède, portent l'edelweiss des Tyroliens. Là, le FFL et les autres blessés sont fusillés, le maghrébin étant pendu ! Les autres sont remis à la Gestapo. Les infirmières iront à Ravensbrück, l'Américain en camp de prisonnier, les civiles et les Ganimède sont libérés.

10 août, au Polygone d'artillerie de Grenoble, Fischer et Ullmann sont fusillés avec de Montcheuil, leurs corps jetés dans les charniers

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

R. GUILLET TMOIGNE

Notre collègue lyonnais, le professeur R. Guillet (AIHL, promotion 1936), chirurgien en 1944 au maquis du Haut Jura, a bien voulu évoquer ses souvenirs pour cet hommage. Nous l'en remercions.

« Naturellement je n'ai pas connu Fischer et Ullmann mais j'ai entendu parler d'eux fin juillet 1944 : j'étais alors avec mes blessés, réfugié dans une ferme du Haut Jura... et j'ai vu arriver, un matin, J. Caroli (AIHP, promotion 1925)... accompagné de Renaud, responsable régional de la résistance, de son vrai nom L. Marx (AIHP, promotion 1930), chirurgien et futur ministre de la Santé du Luxembourg... Ils devaient m'apprendre la tragédie de la grotte de la Luire ; ils savaient que les blessés avaient tous été fusillés, que Fischer et Ullmann avaient été emmenés vers une destination inconnue et ignoraient donc ce qu'ils étaient devenus... »

R. Guillet précise que le drame de la Luire n'a pas été unique. A Nantua, neuf blessés ont été fusillés malgré les protestations d'un officier allemand blessé et prisonnier qui avait été soigné à côté d'eux. A cette intervention, le chirurgien de l'hôpital doit la vie. On peut donc se demander si l'exécution des blessés ne figurait pas dans les instructions données alors aux unités de la Reichwehr.

ouverts sur place. Suzanne S. dit « nous n'aperçûmes nos médecins qu'une fois à la prison de Grenoble alors qu'on les emmenait, sous une volée de coups ; pour un interrogatoire musclé, les tuméfactions de leur visage et leur incapacité à se tenir debout en témoignaient. Nous ne les revîmes jamais mais nous sûmes leur immense courage jusqu'à leur ultime seconde ».

Dans les *Jésuites-2-*, pages 376-377, Jean Lacouture écrit : « Il (Montcheuil) admire que le Dr Ullmann, qui est juif, connaisse l'imitation de Jésus Christ ». Jean Lacouture ne sait pas que Ullmann avait été baptisé pendant sa captivité en 1940-41. Il ajoute : « dans la soirée

du 8 août, Montcheuil est emmené avec les Drs Ullmann et Ferrier (Fischer), dans un lieu de détention écarté. Ils y subissent encore des interrogatoires... dans la nuit du 10 au 11 août 44, aux côtés des médecins... Yves de Montcheuil est exécuté ».

J.-P. Moulinié, dans sa thèse « *Quelques exemples de médecins français héros de la guerre et de la Résistance* », Paris 1970, conclut : (U et H) « payant sans doute le crime d'être deux de la race du Christ et le troisième (de M) son apôtre ».

Ladislals Fischer et Marcel Ullmann, nos Collègues

C'est le 25 octobre 1911, à Oradéa-Mar, ville alternativement roumaine et hongroise où son père était chirurgien, que **Ladislal Fischer** est né. Etudiant en médecine à Paris de 1928 à 1934, il est nommé IHP en 1935. Il est naturalisé (J.O. 28-03-37), et appelé en 37-39, puis mobilisé en 39-40. Il a soutenu sa thèse en 1941 sur « *De l'action des diurétiques mercuriels sur le diabète insipide* ».

Neurologue et endocrinologue, puis neurochirurgien, il est l'élève de Clovis Vincent (promotion 1905), médecin, mais créateur de notre neurochirurgie. A Vauquois en 1915 Clovis Vincent mena une contre-attaque victorieuse au moment où tous ses officiers étant hors de combat, son unité était durement pressée. Fischer était à l'image de son patron.

Le 19 janvier 1942, Fischer perd la nationalité française (J.O. du 24-01-42). Son chef de corps en 1939-40, le colonel de Padirax, et ses patrons André. Ravina (promotion 1920), Pierre Bourgeois (promotion 1923), Jacques Decourt (promotion 1923) et Clovis-Julien Vincent (promotion 1905) s'élèvent contre cette iniquité. Devenu apatride, Fischer quitte Paris en août 1942 et travaille auprès de Wertheimer, neurochirurgien à Lyon, jusqu'en 1944.

A titre posthume, Ladislal Fischer fut décoré de la médaille de la Résistance et de la croix de la Guerre (31-03-1947) et fait chevalier de la Légion d'honneur (J.O. 06-07-1955).

La promotion de médecins auxiliaires du 23-03-1945 (classe 43), formée au fort de Vincennes, porte son nom. Son corps repose à la nécropole nationale du Vercors, à Vassieux.

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

L. Fischer a laissé une veuve et deux fils, Alain et François, à qui nous devons ces informations familiales.

Marcel Ullmann est né à Paris le 9 avril 1900. Sa famille avait quitté l'Alsace en 1871 puis s'était installée au Mexique où son père exploita une mine d'argent. Nommé en 1933, après une incursion en dermatologie, il s'orienta vers la neurologie chez Alaljouanine (promotion 1914) où il prépara sa thèse « *Du ramollissement de la moelle épinière* » soutenue en 1938. De nature réservée, discrète, il était lié à Joseph Delort (promotion 1933), Robert Judet (promotion 1932), Michel Gautier (promotion 1932) qui lui a rendu hommage dans sa leçon inaugurale et à Pierre Zivy (promotion 1936), son cousin, encore ému au souvenir de leurs échanges en salle de garde de Bicêtre où éclatait son honnêteté intellectuelle, celle du médecin et celle de l'humaniste.

Ullmann, chef de clinique à Saint-Antoine, est mobilisé en

1939, prisonnier à Dunkerque et de retour à Villeneuve-lès-Avignon en 41 où il croise Elsa Triolet, Pierre Seghers ainsi qu'Aragon et Loys Masson qui évoquent son sort dans *l'Enseigne de Gersaint*, in *La Lumière naît le mercredi*, 1946. Puis il partit pour le Vercors alors que son frère, lui, se préparait avec les Bédouins Verts à débarquer l'un des premiers en Normandie.

A titre posthume, Marcel Ullmann fut chevalier de la Légion d'honneur et reçut la croix de Guerre avec palme (J.O. 27-09-45). Son corps repose à Saint Rémy de Provence, des obstacles administratifs incompréhensibles s'opposant à son transfert à la nécropole nationale de Vassieux, près de Fischer et de Montcheuil. Marcel Ullmann a laissé une veuve et un fils, Michel, qui vit dans le culte d'un père dont il a gardé présente l'image.



La guerre finie, les corps des blessés achevés à la grotte de la Luire sont exhumés puis inhumés (clichés de l'Identité judiciaire de Lyon). La grotte de la Luire arborait le pavillon de la Croix-Rouge. Sans valeur pour certains. « La lâcheté est le contraire du courage. Sa pire forme est celle active, abusant des armes vis-à-vis d'êtres humains sans défense. Tels furent le massacre des blessés et la froide exécution de Fischer, Montcheuil et Ullmann. Les autorités nazis, militaires et civiles, ont montré leur volonté délibérée d'ôter tout sens à la Croix-Rouge, symbole d'une acquisition majeure du monde civilisé, la Convention de Genève »

LE CINQUANTENAIRE DE LA DEPORTATION

Fischer et Ullmann ont agi comme le devoir médical l'exigeait, se rendant là où se trouvaient des blessés pour leur prodiguer des soins.

Leur unité était non combattante, totalement désarmée.

La grotte de la Luire arborait le pavillon de la Croix-Rouge.

La neutralité de la formation médicale était prouvée par les soins donnés aux prisonniers allemands.

— Les massacres de la Loire et la convention de Genève bafouée —

Les blessés ont été achevés sur ordres en deux temps en dehors de toute action militaire, aucun geste défensif n'ayant été opposé au détachement allemand. Les militaires n'étaient donc pas débordés par le feu de l'action. La Gestapo a exécuté 15 jours plus tard le prêtre et les deux médecins sans autre raison que d'être restés avec les blessés comme c'était leur devoir.

L'intégrisme antisémite, prétexte inadmissible en lui-même, ne peut être invoqué : un prêtre a été uni au sort des deux médecins juifs.

Le corps d'Ullmann, jeté dans un charnier du Polygone, portait le brassard de la Croix-Rouge, insigne de la convention de Genève signée par l'Allemagne.

La lâcheté est le contraire du courage. Sa pire forme est celle active, abusant des armes vis-à-vis d'êtres humains sans défense. Tels furent le massacre des blessés et la froide exécu-

tion de Fischer, Montcheuil et Ullmann. Les autorités nazis, militaires et civiles, ont montré leur volonté délibérée d'ôter tout sens à la Croix-Rouge, symbole d'une acquisition majeure du monde civilisé, la Convention de Genève. ■

Nous remercions les « Filles du Vercors », ainsi connues à Ravensbrück, Mesdames Maud d'Argence (Romana), Rosine Crémieux (Bernheim), France Pinhas, Suzanne Sylvestre (Siveton) et Anita Winter et évoquons la mémoire de Ety Malossane morte en déportation et de leur doyenne, Cécile Goldet, décédée il y a peu. Nous y associons Mme G. Blum Gayet, Germaine du Vercors, le Pr R. François de Lyon et notre collègue Pierre Zivy (promotion 1936) pour nous avoir confié leurs souvenirs. Merci aussi à Alain et François Fischer et Michel Ullmann et leurs familles dont la peine n'est pas encore éteinte. L'Association nationale de prisonniers et des combattants volontaires du Vercors, 26 rue Claude Génin, 38100 Grenoble nous a permis d'accéder à nombre de ces témoins.

Ont été aussi consultés des rapports militaires et des quotidiens de 1944. Le Livre noir du Vercors, enquête suisse de 1944, éditions Ides et Calendes Neufchâtel ; Le Guide mémorial du Vercors résistant, la Montage des sept douleurs, Jean Puech, Calmann Levy ; Vercors haut-lieu de France, par le Cdt Pierre Tanant, Arthaud, Grenoble ; Les atrocités allemandes par Mmes Jean Prévost et Rouvière, sans date ni nom d'éditeur (Mme Prévost était la veuve de l'écrivain Jean Prévost, tué au combat au Vercors sous le nom de capitaine Goderville).

Tous les documents, originaux ou photocopiés, ont été remis aux archives de l'AAIHP.

(1) Ces blessés ont presque tous survécu. En guérilla, la dispersion fait partie de l'action.

(2) Dans le Mémorial du Vercors, page 303, leurs noms sont indiqués : Felix Dombrowski, Fruzel, Malachowski et Veronecki. Ils ont été blessés et faits prisonniers au combat de Montclus, dans les Hautes-Alpes.

Prochain numéro

o Portrait de Thérèse Hermange,
vice-président délégué du conseil d'administration de l'AP-HP

o Interview de Jean-Pierre Béthout et Dominique Vadrot
sur la réforme hospitalière

o L'école de chirurgie